

# Appel à Fondane, appel de Fondane

MIRCEA MARTIN

À quelques années de sa mort (survenue à Auschwitz en 1944), Benjamin Fondane est sorti de la conscience publique pour n'y retourner qu'aux alentours des années '80, lorsque ses œuvres majeures commencèrent à être rééditées en France<sup>1</sup>, aussi bien qu'en Roumanie. S'y ajoutent, ces dernières décennies, quelques essais retrouvés dans les revues de l'époque, ainsi que de nombreux textes inédits<sup>2</sup>.

En dépit de ces initiatives éditoriales et de quelques exégèses publiées en Roumanie, en France, en Italie et aux États Unis, en dépit de colloques internationaux qui lui furent consacrés et d'articles relatifs à son œuvre, parus dans des revues roumaines, françaises et américaines, Fondane reste « l'un des grands écrivains méconnus du XX<sup>e</sup> siècle »<sup>3</sup>.

Il joua néanmoins un rôle d'une importance certaine dans la culture française des années '30, moins d'une décennie après son arrivée à Paris. Après avoir bouleversé la conscience publique en Roumanie en dénonçant le statut tributaire, « colonial » de la culture autochtone dans ses rapports avec la culture française, après avoir révolutionné la sensibilité lyrique roumaine avec ses « *Priveliști* » (*Paysages*) 1930, Fondane a renouvelé substantiellement l'exégèse critique de la poésie moderne et il est devenu un penseur existentialiste de marque au niveau européen.

Ses livres jouirent de l'appréciation des auteurs tels que Benedetto Croce, Miguel de Unamuno, Miguel Angel Asturias, Jean Cocteau, Jean Cassou, Marcel Raymond, Raymond Aron etc. Outre des rapports plus ou moins étroits avec des artistes et penseurs originaires de Roumanie (Brancusi, Tzara, Marcel Janco, Victor Brauner, Claude Sernet, Stephane Lupasco et, plus tard, Emile Cioran), il a entretenu un commerce intellectuel significatif avec Antonin Artaud, Ribbemont-Dessaignes, Lévy-Brühl, Bachelard, Maritain et, bien entendu, avec Léon Chestov. La rencontre de ce dernier fut décisive puisque, d'une certaine façon, elle allait changer sa vie et, à coup sûr, sa conception de la vie.

Poète visionnaire et tragique, penseur existential, commentateur littéraire et politique d'une lucidité exceptionnelle, avoisinant parfois la prophétie, proche des milieux de l'avant-garde, adversaire de tout extrémisme étranger à la spiritualité et à la culture, Fondane a cru au message et au destin de son œuvre. Point impatient à s'affirmer au prix de sa dignité, il a « compté avec le temps », comme il avait coutume de dire. L'« inactualité » qu'il s'est complu à cultiver, avec une certaine ostentation ironique, durant sa période roumaine, s'est avérée payante à long terme. En effet, l'expression de sa sensibilité poétique révèle aujourd'hui de nouvelles complexités, beaucoup de ses idées semblent avoir été portées par le temps, leur actualité tient de la pérennité.

Les écrits fondaniens en langue roumaine (partiellement traduits en français)<sup>4</sup> sont l'œuvre d'un démoralisateur et d'un décolonisateur dont l'impiété n'épargne ni la nature ni la culture.

Si sa poésie roumaine est *antipoétique* (ses *Paysages* sont en fait des anti-paysages), dans un sens qui n'en demeure pas moins esthétique, sa poésie française est antipoétique dans un sens plus profond, car, entre temps, sa confiance dans la force révélatrice de l'art – compensation trompeuse offerte au besoin inassouvi de liberté de l'homme – s'est émoussée. De grands poètes comme Rimbaud et Baudelaire n'avaient-ils pas échoué, eux aussi, dans leur tentative de « changer la vie » ? D'où leur « conscience honteuse » : c'est l'une des idées maîtresses des exégèses que Fondane leur consacre.

Sa poésie de langue française aspire à être existentielle, non artistique ; il se propose de « réintroduire dans le poème un peu de l'homme » (et, ajoute Fondane, d'inaugurer « le poème long, le thème unique, le sujet »). Pour lui, désormais, la poésie se doit d'être inhérente à la vie, aussi réelle que la vie elle-même, le poème doit être un « cri ». Ce n'est pas là une (simple) poétique mais une poïétique qu'*Ulysse*, *Titanic* et surtout *L'Exode* vont illustrer.

B. Fondane n'a adhéré à aucun des mouvements d'avant-garde roumains ou français (à l'exception du groupe *Discontinuité* en 1928) et il a formulé des objections sévères à l'adresse des surréalistes. Du climat de l'avant-garde il ne retient ni la rhétorique révolutionnaire, ni l'extrémisme politique, ni même l'expérimentalisme artistique mais seulement l'impulsion, inscrite dans sa formule génétique, de mettre l'esprit en état de crise, de cultiver une liberté poussée jusqu'à l'absurde : ses commentaires sur le programme dadaïste en témoignent. Cette crise de l'esprit s'avère être, en fait, la crise même de l'homme et de ses valeurs dans un monde d'où Dieu est absent. Le jugement sévère qu'il porte sur la rationalisation croissante de la poésie et du monde ne conduit pas Fondane à la fragmentation, au relativisme ou au nihilisme, non plus qu'à l'idée que l'*homme* serait un concept dépassé.

À une époque où, comme dans l'entre-deux-guerres, triomphent les aliénations en tous genres, où l'individu se retrouve toujours plus isolé, soumis à une homogénéisation subie ou acceptée, l'œuvre de Fondane, dans son ensemble, est une restauration et une défense de la complexité de l'individu et de la dignité de la personne. Son combat d'inspiration chestovienne contre la logique (uniformisatrice) et les évidences (simplificatrices) en est un contre les généralités abusives, ignorantes des détails contradictoires, contre la schématisation et la réduction de la personne par les choix successifs prônés par Sartre. À la différence de Sartre (et de Heidegger) qui, en adoptant la perspective de la connaissance sur l'existant, renforce l'emprise de la raison universelle sur l'individu, Fondane (à la suite de « penseurs privés » comme Kierkegaard, Dostoïevski, Nietzsche et, bien sûr, Chestov) adopte la position de l'existant sur la connaissance et, au nom de l'homme singulier, s'insurge contre la raison uniformisante.

L'accent mis sur l'individu singulier conduit Fondane à l'idée d'une « plénitude tragique » : plénitude dans la mesure où le possible de la conscience est illimité,

irréductible à l'intelligible ; tragique car irréalisable. « Le lundi existentiel » peut être imaginé (vécu dans l'imagination) mais « le dimanche de l'histoire » ne s'achèvera jamais. Malgré toutes les résignations de la raison, l'homme fondanien cultive le désespoir de son exil dans ce monde de la nécessité. Son désespoir pourtant n'atténue pas sa foi. La figure tutélaire de la philosophie de Fondane est un Job irrésigné qui défie les rationalisations de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle.

Les options et les attitudes sociopolitiques de B. Fondane s'inspirent de cette perspective existentialiste. Car il n'entend pas rester un simple « citoyen du malheur humain », il veut assumer également la condition de « citoyen du malheur social ». Il n'a pas changé pourtant les plans de référence et n'a pas alterné, à l'instar de Sartre, des années plus tard, les registres de son discours ; il n'a pas été un militant politique et a rejeté toute politisation de la problématique artistique qu'il s'agit de littérature ou de cinéma. Toutes ses actions qui dénoncent l'injustice, la paupérisation, le « malheur social » prennent « le malheur humain » comme cible ultime de son enquête et de son angoisse. C'est ce qui l'empêche de s'embarquer dans ses engagements politiques « les yeux fermés » et surtout d'y arriver « les yeux fermés ». Fondane vivant, Jean-Paul Sartre aurait trouvé en lui, dans l'immédiat après-guerre, un rival et un opposant de taille.

Le texte (publié en 1997) du discours qu'il n'a pas pu prononcer lors du fameux « Congrès pour la liberté de la culture », organisé en 1935 par les communistes français, est capital pour la conception politique de Fondane. L'auteur se situe implicitement du côté de la Révolution et le fait même qu'il ne ressent pas le besoin de justifier son choix me semble significatif. Son adhésion n'est pas inconditionnelle mais, d'autre part, pour lui, il n'y a pas d'alternative. Sa position antifasciste ne fait pas de doute du point de vue humain, intellectuel et moral, bien qu'elle reste à son tour implicite. Ce qui contrarie Fondane, c'est précisément la confusion des valeurs et le « double langage » auxquels la pratique communiste invite, dans sa variante soviétique, ainsi que la tendance à transformer l'antifascisme spontané des intellectuels de l'Ouest en prosoviétisme.

Pour Fondane, il ne peut y avoir de révolution authentique en dehors de la culture. Et la culture est définie comme un « ordre spirituel » et non pas « social ». La « précédance » du spirituel se trouve à l'origine de l'opposition entre son concept de culture (et de révolution) et la conception marxiste-léniniste de la culture et de son rôle dans la révolution. C'est ce qui explique sa polémique avec la version soviétique du communisme et son besoin de défendre le « contenu vivant » de la culture contre les abus qui caractérisent cette manière de concevoir et de pratiquer la révolution.

Tout au long de sa vie, Fondane a refusé de s'aligner sur les autres, de se laisser enrégimenter ; il s'est montré réticent autant vis-à-vis de la révolution socialiste que de la révolution surréaliste. Il n'a pas sacrifié ses « vérités essentielles », au nom d'intérêts politiques ou littéraires, de disciplines « révolutionnaires » ou du programme d'un groupe artistique. Cela le rend difficilement récupérable pour une mise à jour superficielle et tapageuse.

Dès le début de sa carrière de journaliste roumain, il a réagi non seulement contre les clichés verbaux et mentaux, mais contre les courants de pensée dominants à un certain moment, contre tout *establishment*. Il n'a jamais accepté de couler sa pensée dans un moule simplement parce que « cela se faisait » à un certain moment. Il a voulu s'appartenir en exclusivité. C'était sa manière de se sentir libre. La pensée et l'action à *contre-courant* ont constamment guidé la conduite intellectuelle de Fundoianu-Fondane.

Ces caractéristiques se retrouvent jusque dans ce que l'on pourrait appeler *la stratégie de son affirmation*, qui n'a pas misé sur la solidarité d'un groupe littéraire ou d'un autre. La seule affiliation dont il ait pris l'initiative s'est faite auprès d'un maître à penser, lui-même étranger, peu connu et peu reconnu à l'époque : Léon Chestov. La trajectoire de ces deux marginaux arrivés au centre de l'Europe et de la culture ne manque pas d'une certaine exemplarité dans l'ordre de l'esprit.

Et, au-delà de ses écrits, la manière dont Fondane a accueilli la mort – on sait qu'il aurait pu avoir la vie sauve s'il avait accepté d'abandonner au camp sa sœur Lina, ce qu'il a refusé – revêt d'une cohérence lumineuse, éclatante, sa pensée existentielle et offre un exemple singulier de sacrifice intellectuel ; en fait, sa mort restaure la dignité de la vie elle-même. À presque 65 ans de sa mort et à plus de 110 ans de sa naissance, Benjamin Wechsler, B. Fundoianu, Benjamin Fondane nous défit et nous somme.

\*

Parler de Fundoianu-Fondane, réfléchir sur ses textes – mais sur son destin aussi –, organiser des colloques ou lui consacrer des numéros spéciaux de revue – autant d'opérations qui n'ont pas besoin du prétexte d'un anniversaire ou d'une commémoration. Fundoianu-Fondane est un auteur qui s'impose à la conscience et à la mémoire de quiconque a lu certains de ses poèmes (roumains ou français) ou quelques essais (roumains ou français). C'est un penseur et un poète qui a encore beaucoup à nous dire. Nous en appelons à lui et lui, il en appelle à nous, il nous interpelle. Nous avons besoin de lui et il a besoin de nous en ces temps où les idéologies, qui semblaient perdre leurs couleurs, reprennent des couleurs religieuses, et où la disposition à l'amnésie gagne irrésistiblement du terrain.

Loin de recueillir des hommages de circonstance, j'aimerais que ce volume fasse ressortir l'unité d'ensemble d'une œuvre au-delà de la césure linguistique et une certaine conception de la vie au-delà de la scission biographique. Évidemment, Fundoianu et Fondane sont deux auteurs différents, mais le second est plus redevable au premier qu'il n'était pas disposé à le reconnaître à un certain moment : transmission qui témoigne d'un style de pensée et d'une manière d'être au monde.

Après quelques incursions dans sa période roumaine, l'analyse de ses livres français est divisée, pour des raisons de pure classification, par domaines d'activité : poésie, philosophie, journalisme politique ; et, pourtant, il a fallu prévoir un chapitre spécial qui marque la rencontre – combien significative ! – de la philosophie, de la poésie

et du théâtre. Que notre sommaire s'ouvre sur le manifeste de forte adhésion fondanienne d'une poëtesse et s'achève sur l'analyse d'un des grands poèmes fondaniens signée par un jeune philosophe – voilà qui ne manque pas d'être significatif aussi.

Je ferai remarquer que des exégètes étrangers comme Gisèle Vanhese se penchent (avec quelle subtilité !) sur l'œuvre de Fundoianu et que des auteurs roumains sont présents dans les chapitres consacrés à l'œuvre fondanienne française. Je tiens à signaler aussi le rigoureux dossier de presse élaboré par Eric de Lucy sur la réception de l'œuvre poétique de Fondane.

Grâce à Olivier Salazar-Ferrer, auteur de deux livres\* importants sur Fondane, dont un est recensé dans ce numéro même, et grâce à l'accord de Michel Carassou, notre revue publie une correspondance fondanienne inédite avec Boris de Schloezer.

Le présent volume n'aurait pu, probablement, être conçu et réalisé en dehors de l'ambiance studieuse et amicale, fortifiée au long des débats passionnés et inspirés, des rencontres annuelles de Peyresq, organisées par la Société « Benjamin Fondane » et animées par l'intransigeance souriante de Monique Jutrin.

\* *Benjamin Fondane*, Éditions Oxus, 2004 et *Benjamin Fondane et la révolte existentielle*, Éditions de Corleveur, 2007.

## NOTES

<sup>1</sup> *Rimbaud le voyou* (1933), rééd. Plasma, 1979, Complexe, 1989; *La conscience malheureuse* (1936), rééd. Plasma, 1979; *Faux traité d'esthétique* (1938), rééd. Plasma, 1980, Paris-Méditerranée, 1998; *Baudelaire et l'expérience du gouffre*, livre posthume (1947), rééd. Complexe, 1994.

<sup>2</sup> *Rencontres avec Chestov*, Plasma, 1982; *Écrits pour le cinéma*, Plasma, 1984; *Le festin de Balthazar*, Arcane 17, 1985; *Le Lundi existentiel et le Dimanche de l'histoire*, Éditions du Rocher, 1989; *Brancusi, Fata Morgana*, 1995; *Le voyageur n'a pas fini de voyager*, choix de textes et de lettres, Paris-Méditerranée, 1996; *Correspondance Fondane-Maritain*, Paris-Méditerranée, 1997; *L'écrivain devant la Révolution*, Paris-Méditerranée, 1997; *L'être et la connaissance. Essai sur Lupasco*, Paris-Méditerranée, 1998; *Le mal de fantômes*, Verdier, 2006; *Écrits pour le cinéma*, Plasma, 1984, Verdier, 2007. L'initiateur et l'artisan de cette action de restitution du philosophe et du poète est Michel Carassou, rejoint par Monique Jutrin, auteur de la première monographie en français consacrée à Fondane (*E. Fondane ou le périple d'Ulysse*, Éditions Nizet, 1989), fondatrice, en 1993, avec Eric Freedman, de la Société d'Études Benjamin Fondane.

<sup>3</sup> Voir la revue „Europe” n° 827, mars 1998.

<sup>4</sup> *Le mal des fantômes*, précédé de *Paysages* (traduit du roumain par Odile Serre), Paris-Méditerranée, 1996 et *Images et livres de France* (traduit du roumain par Odile Serre), Paris-Méditerranée, 2002.

## **Appeal to Fondane, Fondane's Appeal**

### **Abstract**

In an age where alienation has triumphed and the individual has difficulties finding oneself, caught as he is in a process of mass homogenisation, Fondane's work may be seen as a restoration and defence of human dignity. Fondane's work and life form a unity. His work and life urge us to repose the question of the values in a world where everything is doubted. Over 110 years from his birth and almost 65 years from his death, Benjamin Fondane defies and summons us.